Henry
Bauchau

L'enfant bleu

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A Paris, dans un hôpital de jour, Véronique, psychanalyste, prend en charge Orion, un jeune adolescent gravement perturbé. Malgré ses difficultés, elle discerne qu'il est doué d'une imagination puissante et entreprend de l'orienter vers le dessin et la sculpture. Les chemins de la création et ceux de la vie quotidienne sont semés d'incertitudes et d'échecs, mais dans ses "dictées d'angoisse", Orion parvient à s'ouvrir à la parole et à mettre en mots ce qui le hante. Au fil des années et suivant des voies inusitées, l'œuvre – l'œuvre intérieure et l'œuvre artistique – apparaît et s'affirme.

Le délire, la confusion, les surprenants effets de l'art en actes, la patience des déliants qui partagent les efforts du "peuple du désastre" (les handicapés), le mystère indicible de la souffrance que combat l'opiniâtre espérance, tels sont les thèmes de ce livre où Henry Bauchau a versé beaucoup de son expérience de la psychose et de l'analyse pour atteindre, au-delà du vécu, à la vie du roman. Sous le signe de l'espoir, la présence fugitive de "l'enfant bleu" éclaire Orion et Véronique sur un chemin de compassion.

HENRY BAUCHAU

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est décédé à Louveciennes en 2012. Psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier, il est l'auteur d'une des œuvres les plus marquantes de notre temps, traduite dans le monde entier. En 2008, son roman Le Boulevard périphérique *a obtenu le prix du Livre Inter.*

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA DÉCHIRURE, Gallimard, 1966 ; Actes Sud 2003.
LA DOGANA, poèmes, Castella, 1967.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
L'ARBRE FOU, récits-théâtre, Les Eperonniers, 1995.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE A L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
PETITE SUITE AU 11 SEPTEMBRE, poèmes, Le Grand Miroir, 2003.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.

© ACTES SUD, 2004
ISBN 978-2-330-01558-9

Henry Bauchau

L'ENFANT BLEU

roman

ACTES SUD

à Bertrand Py

et à Marie Donzel
à Jean-François La Bouverie
qui m'ont tant aidé et soutenu
pour l'écriture de ce livre

Il faut descendre jusqu'au chaos primordial et s'y sentir chez soi.

GEORGES BRAQUE

… le chaos, mot grec, signifiait paradoxalement à l'origine : ouverture et abîme, c'est-à-dire libération.

FRANCIS PONGE

LA RENCONTRE

Première année à l'hôpital de jour. Dès ma sortie du métro, à Richelieu-Drouot, je retrouve mon malaise. Je consulte ma montre. Après le long trajet depuis ma banlieue, je sais que je suis à l'heure et pourtant je me sens en retard. En retard sur le tumulte, l'urgence qui dominent ce quartier de la Bourse. En retard sur le monde, sur l'angoisse.

Je ne perds pas pied, je remonte lentement la rue Drouot, je me force à bien percevoir l'inégal échelonnement des gris et le dôme blanc de Montmartre qui les surmonte. Je suis présente, attentive, c'est le moment de changer de rue, d'aborder avec courage le porche un peu dégradé, l'escalier et l'écrasante banalité de l'entrée de l'hôpital de jour. Ensuite viennent le couloir, la salle des profs, ses tables, ses portemanteaux encombrés et l'accueil toujours méfiant de ceux qui m'ont demandé, le jour de mon arrivée, pourquoi on m'avait parachutée là.

J'ignorais alors les conflits qui troublaient la maison et j'ai répondu : "C'est la direction qui peut vous le dire, moi, je sais seulement que j'ai les qualifications nécessaires et que je dois gagner ma vie." C'était peut-être la bonne réponse, depuis ils ne m'agressent plus, mais ils me tiennent à l'écart et je ne fais pas vraiment partie de l'équipe.

En arrivant je vois, affiché sur le mur par le professeur d'art, un dessin qui m'enchante et s'accorde à la détresse bien cachée que j'éprouve. C'est une très petite île, une île bleue, entourée de sable blond et couverte seulement de quelques palmiers. Cette île, son ciel, sa lumière, sa minuscule solitude protégée par une mer chaude expriment le désir, la douleur d'un cœur blessé. Le dessin naïf, d'une manière fruste, toute pénétrée de rêve, me fait sentir avec force le silence, l'exil terrifié, la scandaleuse espérance dont il est né.

On me dit que c'est l'œuvre d'Orion, un garçon de treize ans, en qui alternent l'application, de fortes inhibitions et des crises de violence. Sans savoir son nom, je connais Orion car aux interruptions de cours il vient toujours se coller à la porte de la salle des profs pour solliciter protection contre les provocations de ses camarades. Pâle, les cheveux longs, l'air souvent égaré, serrant étroitement contre lui son cartable que les autres cherchent à lui arracher, il me fait penser à un suppliant.

Le lendemain, je m'approche de lui : "J'ai vu ton dessin de l'île, il est très beau, je l'aime beaucoup." Il me regarde l'air effrayé et heureux, je poursuis : "Tu as beaucoup de talent." Il sourit encore mais son regard s'assombrit, serait-ce de perplexité ? Est-ce qu'en quatrième il pourrait ne pas comprendre le mot talent ? J'ajoute vite : "C'est un dessin qui fait du bien." Son visage s'éclaire à nouveau : "Oui, dessiner une île, ça fait du bien."

L'heure du retour en classe sonne, il s'en va sans dire au revoir, poussé, happé par les autres, mais avant de prendre le couloir qui mène vers sa classe il se retourne et me fait de la main un petit signe timide.

A cause du conflit entre le directeur et l'équipe soignante mon statut est devenu incertain et on me demande souvent de remplacer des professeurs. Ce jour-là, je dois prendre dans l'après-midi la classe de quatrième, celle d'Orion. Ce sont des classes pour handicapés, de six ou sept élèves, et il n'est pas facile de maintenir leur attention. Après vingt minutes de cours, je vois qu'Orion décolle et que, s'il écoute encore, il ne fait plus que dessiner sur son banc. Tous les élèves sont fatigués et, pour le dernier cours, je décide de leur projeter des diapositives d'histoire de l'art. Cela marche mais certains se lassent et profitent de l'obscurité pour sortir et aller chahuter dans les couloirs ou chez leurs camarades. Orion, au premier rang, ne cherche pas à s'échapper, il regarde avec attention les images tout en griffonnant obstinément sur son banc. Je parviens à rétablir plus ou moins l'ordre et à la fin du cours, qui est aussi l'heure de la sortie, je vais remettre en place le projecteur et les diapositives. A mon retour, je vois que les élèves ne sont pas partis et qu'ils regardent Orion absorbé, qui dessine toujours sur son pupitre. Au moment où je reviens, il semble s'éveiller, jette un coup d'œil sur l'endroit où se trouvait son cartable et pousse un cri désespéré : "Mon sac !" Ses camarades sortent en vitesse de la classe et, groupés à la porte, rient bruyamment. Orion hurle encore : "Mon sac !", mais ils ne font que rire plus fort. Avant que, stupéfaite, j'aie pu tenter de l'arrêter, Orion, avec une vigueur inattendue, saisit un banc et le jette en direction de ses camarades. Ceux-ci, rieurs et terrorisés, se sont enfuis. Ils reviennent narguer de loin leur victime qui saisit un autre pupitre et le lance de toutes ses forces contre le mur où il se casse.

Je vois à ce moment Paule, une des filles de la classe, m'indiquer de la main le lieu où ils ont caché

le cartable. Je vais le chercher pendant qu'Orion fait en bousculant les pupitres un fracas épouvantable. Quand je reviens, il ne me voit plus, il ne voit pas son cartable. Fort pâle il saute sur place, très haut, en roulant des yeux, dans la salle dévastée.

Les autres se sont rapprochés dans le couloir, ils le regardent fascinés et prêts à filer. Je demande à Paule :

"Pourquoi faites-vous ça ? Regardez dans quel état vous l'avez mis !

— On ne peut pas s'en empêcher, Madame, lui qui a toujours peur de tout, il devient formidable. C'est plus terrible qu'à la télé."

Puis, comme Orion, cessant de sauter, saisit son sac pour en vérifier le contenu, elle ajoute :

"Quand il aura fini, il va pleurer, vous devrez le consoler. Nous, on a trop peur. D'ailleurs c'est l'heure, on s'en va !"

Elle se sauve et je les entends descendre en riant l'escalier des élèves.

Orion pleure maintenant à chaudes larmes, il se laisse tomber en gémissant : "Sous-le-Bois… aller à Sous-le-Bois. Ici, c'est toujours les rayons !"

Une secrétaire est encore là, je lui demande de l'aide. Elle connaît les crises d'Orion, nous parvenons à le faire se lever, à l'amener à mon petit bureau. Je lui donne un morceau de chocolat, il hésite puis commence à le manger. Je demande à la secrétaire : "Sous-le-Bois et les rayons, c'est quoi ?

— Sous-le-Bois, c'est chez sa grand-mère, à la campagne, très loin je crois. Les rayons, il dit que c'est le démon. Il est un peu fou parfois. Au revoir, il faut que je finisse mon travail."

Orion est calme maintenant, les yeux rouges de larmes il a retrouvé l'air apeuré, sur ses gardes, qui lui est habituel. Il marmonne : "Il faut aller remettre la classe en ordre, ça fait bazar comme ça !"

Nous arrangeons la classe aussi bien que possible. Il y a de vilaines traces sur les murs et les pupitres qu'il a lancés sont en piteux état.

Il les regarde avec une fierté craintive et dit : "Deux de plus ! Ah, il est fort celui-là !"

Je lui montre son pupitre que nous avons tant bien que mal remis debout :

"Qu'est-ce que tu griffonnes tout le temps là-dessus ?

— On est obligé, madame, des dessins chahutés du démon, ceux qu'on ne doit pas voir !

— Pas comme ton île.

— L'île, c'est pour s'enfuir de lui.

— Sous-le-Bois, c'est une île ?"

J'ai eu tort de poser cette question. Il se tait, puis soudain, comme un secret :

"On ne sait pas, madame."

Nous avons terminé, il me tend une main molle, un peu humide, celle pourtant qui tout à l'heure lançait les pupitres en l'air, et s'en va en rentrant les épaules, comme pour se cacher.

Le lendemain je parle de l'incident avec son professeur principal qui me dit : "Oui, les autres le turlupinent pour qu'il devienne violent, alors ils ont peur de lui. C'est ce qu'ils cherchent. Pour eux c'est comme un film de terreur. Orion a bien du mal à suivre en classe, il dessine au lieu d'écrire. Pourtant il écoute mais on ne sait pas ce qu'il comprend. C'est sa troisième année ici, les deux précédentes, cela marchait mieux. Le pronostic pour l'avenir n'est pas très favorable."

Dans les mois qui suivent, je le recueille souvent dans mon bureau, en larmes après des crises de violence ou désemparé, ne sachant plus où il est lorsqu'il a, comme il le croit, reçu trop de rayons. Je

me familiarise un peu avec lui, ses étranges réactions et son langage, comme il dit, chambardifié.

Souvent aussi, lorsqu'il sent qu'une crise menace, il vient frapper à ma porte et, si je suis seule, il me demande une feuille et des crayons et se met à dessiner. Toujours des dessins très violents : bombardements, explosions, éruptions volcaniques que je ne puis regarder sans malaise. A la fin des cours, il se lève brusquement, que le dessin soit terminé ou non, me dit au revoir et s'en va de son air traqué, le corps de profil pour être moins visible. Un jour, je décide de le suivre. Une fois dans la rue il marche très vite sans rien regarder, comme s'il était poursuivi avant de s'enfoncer, en courant, dans la bouche aux dents grises du métro.

A la suite d'un acte de violence à la cantine, on lui en interdit l'accès pendant une semaine. Problème, il ne peut pas déjeuner seul et j'accepte de l'accompagner dans l'un des terribles self-services du quartier. Le premier jour il revient avec un plat de viande et des frites. Il mange les frites puis contemple la viande avec désespoir.

"Laisse-la, si tu veux, tu n'es pas obligé de la manger."

Il me lance un regard affolé qui signifie : Si, on est obligé.

Il mâchonne longtemps un premier morceau mais le second ne passe pas.

"Laisse le reste, je vais te chercher une assiette de pâtes, j'ai un ticket pour ça."

Je vois la peur grandir dans ses yeux et, au moment où je me lève, il plante brusquement son couteau fort pointu à la place où était ma main.

Je le regarde en riant comme si c'était une blague, il me semble qu'il se détend. Quand je reviens, il

tourne toujours lugubrement dans sa bouche le second morceau de viande. Il n'arrivera jamais à l'avaler, alors que les pâtes, je le vois à ses yeux, il aime.

"Crache ce morceau sur ta fourchette, comme ça !

— Sur mon assiette, on le verra.

— Non, sur la mienne, j'ai fini. Et mange les pâtes."

Je lui tends mon assiette et, après avoir regardé tout autour si personne ne l'observe, il dépose son morceau sur le bord. Il ressent un soulagement manifeste et je ne puis m'empêcher de penser : Qu'est-ce qu'il est ligoté !

Pendant qu'il dévore ses pâtes, je vais chercher deux desserts et un café pour moi.

"Vous savez, vous, comme l'enfant bleu, faire disparaître les boulettes de viande qu'on ne peut pas manger."

Qui est l'enfant bleu ? Je suis sur le point de lui poser la question. Je m'arrête à temps pour ne pas entendre le "On ne sait pas", qui oppose son mur de béton aux questions.

Je me contente de lui dire : "Tu as fait, avec ton couteau, un trou dans la table." Comme le trou est assez visible, je mets ma tasse dessus et nous nous en allons. Quand nous sommes dehors, il rit très fort : "Personne n'a vu le trou, et, nous, on s'est échappé. On aime ça !"

Peu avant les vacances, se décide le sort de l'hôpital de jour. Comme je ne suis entrée qu'en septembre et que je n'ai pas pris part au conflit entre le directeur et l'équipe, je suis consultée par les membres du conseil d'administration. Je n'ai rien à perdre, je n'ai plus ma place dans l'organisation future et vais être licenciée. Je me contente de dire dans un rapport ce que je crois possible.

Je prends aussi contact avec les services du chômage. Je vois qu'à quarante ans ils ne me donnent pas beaucoup de chances de trouver rapidement un autre travail.

J'apprends avec surprise que mon rapport a été remarqué par le conseil d'administration de la boîte, qu'une solution a été trouvée et que Robert Douai, le professeur, dont j'avais suggéré la nomination, a été choisi comme nouveau directeur.

La veille des vacances, Douai vient me voir : "Nous avons mis sur pied un nouvel organigramme pour la rentrée…

— Mon poste est supprimé ?

— Il était mal défini, mais nous souhaitons, le médecin-chef et moi, que vous restiez avec nous."

Je ne cherche pas à cacher mon soulagement, ni ma surprise. Douai ajoute : "Pour participer à la cure des élèves. Vous avez une formation de psychanalyste et des diplômes en sciences. Nous ne nous sommes pas assez occupés jusqu'ici des élèves qui peinent à suivre les cours collectifs. Vous pourriez être chargée de ces cas individuels, les accompagner en thérapie et les aider pour leurs études. Vous êtes qualifiée pour les deux, ce qui est rare. Ça vous intéresse ?"

Je n'ai pas le choix, je réponds : "Beaucoup !"

Il regarde sa montre : "J'ai un peu de temps, j'ai seulement pu parcourir votre CV que je n'avais pas à connaître jusqu'ici. J'aimerais vous poser quelques questions et faire plus ample connaissance avec vous, je peux ?

— Bien sûr.

— Que faisait votre père ?

— Instituteur… par vocation ! Et socialiste ! A sa retraite il a été le directeur bénévole de cours de français pour immigrés.

— Votre mère travaillait aussi ?

— Institutrice comme lui… Elle est morte à ma naissance."

Il est un peu troublé par ma réponse. Je le rassure : "Ne regrettez pas, vous ne pouviez pas savoir. Posez-moi les questions que vous voulez.

— Vous avez fait des études supérieures, vous avez poussé la biologie très loin, puis vous avez opté pour psycho.

— Mon père m'a donné le goût des sciences. Il rêvait pour moi d'un doctorat en biologie. Je l'ai préparé…

— Vous avez renoncé ?

— Non, pendant mes études j'ai travaillé dans plusieurs laboratoires. J'ai reçu une bourse de doctorat. J'ai eu alors un accident de moto avec mon premier mari. Il a été tué sur le coup, j'ai été blessée gravement et l'enfant que j'attendais est mort… La guérison et les années suivantes ont été difficiles. Heureusement ma belle-mère est venue à mon secours. Elle m'a persuadée de faire une psychanalyse. J'ai senti que c'était ma voie.

— C'est alors que vous avez fait psycho ?

— Oui, j'ai pu entrer en seconde année tout en continuant à travailler en laboratoire. J'ai fait tout le parcours : un doctorat, une analyse didactique, j'ai suivi des tas de séminaires, je suis une vraie fille d'instit.

— Et après vous avez arrêté ?

— Non, je me suis remariée et nous sommes partis en Afrique… trois ans.

— Votre mari travaillait là ?

— Pas du tout. C'est un ingénieur, très fort en mécanique et un coureur automobile, qui a gagné beaucoup de courses."

Douai est étonné : "C'est le Vasco, qui a gagné trois fois les Vingt-Quatre Heures du Mans et tant de rallyes ?

— C'est lui.

— C'est un grand champion. Pourquoi s'est-il retiré si jeune ?

— Vasco pensait avoir appris de la course tout ce qu'elle pouvait lui apprendre. Ce n'est pas quelqu'un qui souhaite accumuler les succès. C'est un chercheur. Il s'est tourné vers la musique, il compose, il cherche. Nous sommes partis en Afrique pour recueillir ce qu'il appelle des musiques originelles avant qu'elles ne disparaissent ou ne soient commercialisées.

— Vous avez dû rapporter des disques.

— Ces musiques n'étaient pas à nous. Vasco a donné les enregistrements à l'Unesco. Mais, à notre retour, l'entreprise de moteurs qu'il tenait de son père battait de l'aile. Vasco n'est pas de ceux qui s'en tirent par une faillite. Il a tout vendu, tout payé. Nous n'avons gardé que quelques dettes que nous payons peu à peu.

— Que fait-il maintenant ?

— Il est ingénieur dans ses anciens ateliers. Ce n'est pas un gestionnaire. Il crée des moteurs et, quand il a le temps, il compose.

— Et vous dans tout ça ?

— J'ai aimé notre vie errante de chercheurs en Afrique. Maintenant je gagne ma vie ici, plutôt mal parachutée, comme on me l'a reproché à cause des conflits de la boîte. J'ai bouché les trous, je n'ai pas pu travailler vraiment cette année. Avec vous j'espère que cela va changer…"

Douai se lève, je fais de même. Il me tend la main avec une sympathie toute nouvelle :

"Oui, Véronique, cela va changer et nous travaillerons bien ensemble, j'en suis sûr."

L'été est là, mais Vasco ne veut prendre qu'une semaine de vacances. Nous restons chez nous, dans la maison où une communauté de jeunes comédiens nous accueille. Les comédiens font partie de l'équipe d'Ariane, une jeune metteur en scène, qui a monté plusieurs spectacles admirables par leur ampleur et leur nouveauté. Ils viennent d'entreprendre une expérience nouvelle, la réalisation d'un grand film sans vedettes connues. Quand je puis, j'assiste aux tournages et tout un monde nouveau se révèle à moi.

Quand ils partent tourner à l'extérieur, nous disposons seuls du jardin qui s'étend jusqu'au chemin qui borde la Seine.

Je trouve du travail, j'aide des étudiants à préparer leurs examens en biologie. Un médecin ami m'envoie deux patients en psychothérapie. Je reçois les étudiants et les patients le matin. L'après-midi je peux descendre me reposer au jardin pour lire et pour écrire.

Lentement l'espoir du poème revient en moi. Je commence à écrire un long texte :

L'ombre est douce aujourd'hui, douce dans la mémoire
Il y a trois roses sur le mur et j'écris sous le cerisier.
Un chaland remonte la Seine. Une araignée tisse sa toile
Comme les hommes d'autrefois ont tissé les roses gothiques
Ce soir il y aura les framboises à cueillir…

Je peine en écrivant, mais chaque soir, quand Vasco revient, j'ai quelques vers ou quelques lignes à lui montrer. Il les lit avec une attention qui m'encourage plus que des paroles. S'il n'aime pas, je le vois tout de suite dans ses yeux. Il s'avance avec moi dans mes textes, il ne les juge pas, il pense que je peux me critiquer toute seule.

Je fais de même avec sa musique, j'aime, je crois en elle et pourtant je sens qu'il ne s'est pas encore

trouvé. Comme moi, dans l'écriture et encore si souvent dans la vie. Patience est le mot de notre vigueur.

Si, le soir, il n'est pas trop fatigué, Vasco compose. C'est son monde que je ne partage que s'il joue ou me laisse déchiffrer des fragments. Parfois quand la nuit d'été tombe il prend sa flûte et nous descendons au jardin. Il s'abandonne alors à la musique, mêlant sans retenue les classiques qu'il joue à la perfection, les mélodies populaires et les rythmes nombreux de l'Afrique. Je suis emportée dans son univers de rigueur et de liberté, tout en détresse et en folies d'espoir. En écoutant Vasco, j'entends la voix brûlante ou charmée de mon père quand il me lisait des poèmes de Victor Hugo qu'il aimait ou certains passages d'Homère ou de Sophocle.

Je sens que l'invention, la musique future de Vasco, auxquelles je le fais croire, sont là. Il le sait, il ne peut pas encore y atteindre quand il compose. Ce qui est si dur pour lui, pour nous.

Quand Vasco se décide à prendre quelques jours de vacances, nous regardons nos comptes, nos dettes ont beaucoup diminué. Nous faisons de grandes balades, nous allons courir sur l'île des Impressionnistes ou dans la forêt de Saint-Germain. Nous contemplons les grands arbres et nous captons leurs ondes bienfaisantes dans nos mains. Il m'emmène deux fois dans des circuits où il a couru autrefois. Arrivés dans un des endroits solitaires qu'il affectionne, il sort son saxophone et joue pour moi seule. Je reçois ce don avec joie et je sors aussi mes petits talents. Puisqu'il joue pour moi, je jongle pour lui comme je faisais avec mon père. Nous sommes heureux alors, très heureux. Demain n'existe pas, hier non plus. Il n'y a plus rien qu'aujourd'hui et l'admirable, l'éphémère présent.

TROIS CENTS CHEVAUX BLANCS DANS LES RUES DE PARIS

Peu avant la rentrée, quand je viens le voir, Robert Douai me dit : “Nous avons quelques élèves pour vous. Le cas le plus lourd est Orion que vous connaissez déjà.

— Est-ce qu’il a des frères et sœurs ?

— Une demi-sœur, plus âgée, Jasmine. Orion a complètement décollé de la classe l’an passé, le faire redoubler ne servirait à rien. Nous avons pensé l’envoyer dans un autre hôpital de jour où les études ont moins d’importance. Ses parents sont allés voir, ils croient qu’il stagnerait là, alors qu’il peut encore progresser. Ils ont raison, mais seule une forte prise en charge individuelle permettrait de le garder ici. Les parents viennent me voir demain avec Orion, les médecins seront là. Venez aussi, c’est là que les choses se décideront.”

Le lendemain, grande réunion dans le bureau du directeur. Le père d’Orion est un artisan en bijouterie, aimable, ouvert, avec une nuance de gaieté respectueuse. La mère est grande, encore belle, la chevelure sombre, souriante mais fermée. Orion, un peu endimanché, est assis près d’eux, il regarde par la fenêtre, l’air absent. Est-ce qu’il comprend que c’est de lui et de son avenir que nous allons parler ? Quand je le salue, il semble à peine me reconnaître.

Le docteur Bruges, qui a suivi Orion jusqu'ici sur le plan psychologique, fait le point : "Orion, après avoir fait ses classes primaires dans un centre psychologique, a bien suivi ici en sixième, moins bien en cinquième où il a commencé à être persécuté par ses camarades qui pourtant, comme tout le monde d'ailleurs à l'hôpital de jour, l'aiment bien. En quatrième, il a pris un grand retard dans toutes les matières et ses crises de violence au lieu de diminuer sont devenues plus fréquentes. Normalement il ne devrait pas rester au Centre, car il est manifeste qu'un redoublement ne servirait à rien. Ses professeurs le trouvent intelligent quand il n'est pas trop perturbé, doué d'une excellente mémoire, habile de ses mains et pensent que dans un environnement plus calme et plus personnalisé il pourrait progresser encore. En accord avec eux, je propose qu'il demeure dans sa classe pour les maths, le sport et le dessin qu'il aime beaucoup. Pour les autres matières, il bénéficierait d'un préceptorat avec Mme Vasco qui est qualifiée pour lui donner un soutien psychologique et l'aider dans ses études et, s'il le désire, pour le dessin."

Pendant que le médecin parle, Orion, tête basse, regarde obstinément par la fenêtre. Que regarde-t-il ? Je me penche, la cour est déserte, personne aux fenêtres, il ne voit rien, il se cache.

Les parents se consultent du regard, il y a un silence puis ils donnent leur accord à ce plan. Je leur conviens, peut-être, ou pensent-ils qu'ils n'ont pas le choix ? Bruges se tourne vers Orion : "Et toi, Orion, es-tu d'accord ?"

Le visage tourné toujours vers la fenêtre, Orion ne répond pas.

"Réponds à M. le docteur, Orion", finit par dire le père.

Orion ne bouge pas, le silence s'épaissit, je sens le danger grandir car Bruges insiste : "Il faut répondre,

Orion, c'est une règle du Centre de ne jamais changer le plan d'études et de soins d'un élève sans son accord."

Il faut ! Toujours ce terrible "il faut", qui le persécute sans doute depuis sa petite enfance.

Avant toute pensée, je me risque, je vais vers Orion, tourné toujours, tout crispé, vers la fenêtre. Je me penche à hauteur de son visage : "Tu ne peux pas répondre mais si tu me dis oui, tout bas à l'oreille, je peux le dire pour toi."

Il tourne à demi la tête, lève vers moi un regard pâle, tremblant, chargé d'une sorte de promesse d'affection à laquelle une autre promesse répond en moi.

Il souffle : "On dit oui."

Je dis aux autres : "Il m'a répondu : On dit oui. Alors, moi aussi, je dis oui."

Le docteur Lisors, le médecin-chef, qui s'est tenu jusqu'ici en retrait et à qui notre petite scène n'a pas échappé, dit, après avoir consulté du regard le docteur Bruges et le directeur :

"Nous sommes d'accord. Faisons un essai sur la base de ce plan jusqu'à Noël. Nous ferons le point à ce moment-là."

Il lève la séance et s'approche de moi : "J'ai vu, je crois, un bon début de transfert. Si ça marche, attendez-vous à l'avoir sur les bretelles pour des années."

Je ris en répondant : "Peut-être."

Nous rions tous les deux en nous quittant. Oui, je ris mais effectivement j'ai peur de ce qui vient de se passer. Je suis contente d'avoir gardé mon travail et de ressentir de la compassion pour Orion, le déshérité, mais je crains que la tâche ne soit lourde. Qu'importe, je n'avais pas le choix.

Il y a beaucoup de monde sur les boulevards, c'est la fin d'un bel après-midi de septembre. Quelque chose finit en ce moment, une autre commence. Ne pas traîner, me hâter vers l'Opéra et les méandres d'Auber pour prendre le RER vers ma banlieue, essayer de trouver une place assise et préparer à temps le dîner pour Vasco.

Dès le lendemain mon travail avec Orion commence. Il est content d'être seul avec moi, à l'abri dans mon minuscule bureau. Nous nous habituons, peu à peu, l'un à l'autre. Je m'aperçois vite que ce ne sera pas facile. Il est attentif et de bonne volonté mais ne peut se concentrer plus d'un quart d'heure d'affilée. Après, il faut changer de sujet ou d'activité.

La première fois que, le voyant fatigué, je lui propose de dessiner, il dit : "Maintenant c'est au cours de dessin."

Comme toujours il a peur de n'être pas en règle. Je lui rappelle qu'il peut dessiner au cours et avec moi. "Tu n'as pas entendu à la réunion ?

— Non, on n'entendait pas, on avait peur.

— Peur de quoi ?

— Peur des rayons du démon de Paris, on les sentait maragouiller tout autour, mais comme il y avait des docteurs et toi ils n'ont pas réussi."

Il faut que je m'accommode de son vocabulaire et de ce "on" persistant. Que je ne pose pas de questions. Je lui propose une feuille d'un beau format et des crayons de couleur. Il prend certains crayons en main, il les regarde, il regarde la feuille. Est-ce qu'il est comme moi, est-ce qu'il doit attendre, prendre du temps jusqu'à ce qu'il trouve son sillon ? Il a choisi un crayon, je le regarde faire, ne pas faire, et vois peu à peu quelque chose s'ébaucher.

"On dirait une île…"

Il ne répond pas, sourit, s'enfonce, s'immerge dans son travail. L'île ne sera pas aussi belle que la

précédente, toute bleue et blonde, car il emploie trop de couleurs différentes. Qu'importe, puisqu'il s'exprime et est manifestement heureux. Il n'a pas le droit de l'être longtemps car soudain il lève la tête et dit avec un peu d'effroi :

"La dictée…

— Demain, continue ton dessin.

— Maman, elle dit qu'il faut faire une dictée chaque jour."

Le moment du bonheur s'éteint, l'angoisse apparaît dans ses yeux. Je lui fais la dictée, il soupire, il rature souvent, quand elle est finie, il me la tend : "Tu marques les fautes en rouge."

Je les marque, je lui rends la feuille. Il la regarde avec consternation et dit d'une voix qui n'est pas la sienne : "Que de fautes, que de fautes !

— Qui dit cela ?"

Il ne répond pas, il se lève : "C'est l'heure, Madame."

C'est en effet l'heure de l'interruption pendant laquelle il va se coller à la porte de la salle des profs et s'exposer en ce point central aux plaisanteries, menaces et mauvais coups de ses camarades.

Le lendemain en arrivant il me tend la dictée de la veille : "On l'a recopiée. Tu la refais ?"

Je reprends la dictée, je dicte lentement, je souligne un peu de la voix les mots où il a fait des erreurs. Il s'efforce, il soupire en barrant des mots, il transpire. Après dix minutes, il n'en peut plus, j'ai pitié de lui : "Arrêtons, tu es fatigué, on reprendra plus tard." Il me tend sa feuille, puis, comme une chose qu'il constate soudain :

"On a peur… on a peur des volcans.

— Des volcans…

— Ceux qui sont dans ma tête. Qui crient : Que de fautes ! Que de fautes ! Qui gueulent : Pourquoi ? Et puis : Comment ? Et Pourquoiment et Commentquoi ! Et puis nul, nul, on t'aura ! Et alors ça bouillonnise de partout."

Il est en transpiration, ses yeux brillent, ses paupières clignent, il va parler encore mais jusqu'où ? Est-ce que son corps tiendra ? Il est si agité. Est-ce que le prix d'un effort continu ne sera pas trop grand, trop lourd ? Avec toi qui n'en sais pas tellement sur la psychose. Faut-il poursuivre ? Comme lui, je me réponds intérieurement : On ne sait pas. A ce moment, je repense à son île. Oui, continuer mais par une autre voie. La parole est si difficile encore, si incertaine pour lui. Je risque : "Si tu reprenais le dessin de l'île ?

— On l'a laissé hier à l'atelier.

— Allons le chercher ensemble."

Il se recroqueville sur lui-même, il a peur. Il dit d'une voix faible : "Non, toi seule."

Je me lève en vitesse et à travers le dédale des corridors j'arrive à la porte de l'atelier. Merde, elle est fermée ! Je reviens en hâte auprès d'Orion toujours tapi sur sa chaise. Je mets devant lui une feuille et des crayons de couleur.

"La porte est fermée, je vais essayer de trouver la clé. Commence un autre dessin en attendant."

Les secrétaires n'ont pas la clé, je consulte l'emploi du temps, c'est le jour où Mme Darles, le professeur d'art, ne vient pas. Sans doute a-t-elle emporté la clé. Je reviens en hâte. Comme je le craignais, Orion présente déjà tous les symptômes d'une grande crise, ses yeux clignent, il bat des bras, il va sauter bientôt, puis viendra le reste.

"Tu n'as pas mon dessin ? Ils l'ont caché. Ils l'ont volé !

— Mais non, personne n'a pu le prendre, la porte est fermée et Mme Darles a emporté la clé."

Je le fais s'asseoir : "Nous sommes tranquilles ici dans notre petit bureau. Commence un nouveau dessin.

— On ne sait pas quoi faire. Dans la tête on n'a rien."

Il se lève à nouveau, repousse sa chaise qu'il fait tomber et se met à sauter sur place en me regardant sans me voir. Je n'ai pas l'habitude, je suis prise de panique, mais surtout je pense : quel début ! Dès le début une grande crise que tout le monde connaîtra. Certains penseront sans doute : quelle affaire elle en fait ! Mais ont-ils déjà fait face, seuls, à une crise pareille chez un jeune de cet âge ? Ont-ils senti peser sur leur travail la menace contenue dans la décision : nous faisons avec vous un essai d'un trimestre ?

Orion s'affole de plus en plus, moi aussi, c'est à ce moment que je me rappelle l'intérêt qu'il a manifesté pour des images de labyrinthes, que je lui ai montrées. Je crie presque : "Un labyrinthe, Orion, dessine un labyrinthe !"

Ce mot semble l'atteindre de plein fouet. Il arrête de sauter, il me voit, ce qui l'apaise. Je ramasse sa chaise, il s'assied devant la table, voit son papier, ses crayons. Je n'ai plus peur, je répète : "Fais un labyrinthe !

— Comment ?

— Comme tu les aimes. Toi tu dessines les contours en noir et je t'aiderai à mettre les couleurs où tu me diras."

Il regarde le rectangle blanc du papier, le mot labyrinthe le travaille, le fascine. Il prend un gros crayon noir, écrit le mot : ENTRÉE à gauche, puis se met à tracer très vite des voies complexes qui vont vers le centre ou d'un côté à l'autre de son dessin.

Penché sur le papier, il est totalement absorbé par son travail et ne semble plus avoir conscience de ma présence. Pourtant, relevant les yeux, il me dit : "Tu mets du rouge, tout autour, comme un cadre. Ne déborde pas sur mon dessin !"

C'est un ordre, c'est lui le maître maintenant et je suis son élève. Je prends un gros crayon et, en face de lui pour ne pas le gêner, je commence à faire un cadre rouge. Je suis étonnée de la rapidité et de la sûreté de son dessin pourtant très sinueux. Je vois naître sous mes yeux un vrai labyrinthe, encore obscur pour moi mais au parcours clair et assuré pour lui.

A droite du labyrinthe il écrit : SORTIE.

Je regarde l'heure, il a fait ce dessin en cinquante minutes. Je n'en reviens pas : "On peut aller de l'entrée à la sortie ?

— On doit encore placer les obstacles et l'autel.

— Les obstacles… ?

— Là où il y a deux ou plusieurs voies. La bonne et celles qui butent contre un mur.

— Qui t'a appris ça ?

— Toi."

Je suis stupéfaite : "Moi ?"

Il dessine toujours sans mot dire. Brusquement : "Tu me l'as appris dans ma tête et l'autel aussi."

Il me montre du doigt un carré resté blanc au centre du dessin : "L'autel est là !"

Il le dessine en quelques traits. Il n'a plus rien du gamin apeuré, étriqué que je vois chaque jour. Je découvre en lui la même force, la même certitude que lorsqu'il soulève des pupitres et les lance en direction de ses camarades. Est-ce qu'il va s'écrouler ensuite comme alors ? Cela ne semble pas le cas. Il est calme, il me donne ses instructions :

"Tu mets les obstacles en rouge. Pas trop de rouge. L'autel en jaune et blanc pour faire doré. On

va faire le bon parcours en bleu et toi tu feras les faux en vert là où on te dira. Le bleu et le vert, ça va ensemble ?

— Oui, ça va. Tu sais que l'interruption a sonné, tu ne veux pas t'arrêter un peu ?

— Non, madame, aujourd'hui on travaille jusqu'à la fin."

Je mets du rouge sur une tête de mort qui indique un obstacle. J'en mets trop sans doute, il me lance un regard réprobateur et, prenant mon crayon, me montre comment faire pour les suivants. Avec un crayon bleu il souligne le chemin sacré, celui qui mène à la sortie, il est fort sinueux, il doit se tromper souvent.

Orion avance très vite et sans beaucoup de soin dans son tracé bleu, il semble cependant ne jamais heurter ni sauter un mur. Il m'indique des chemins à faire en vert, ils aboutissent tous à des culs-de-sac, tandis que son chemin vers la sortie se poursuit sans obstacles. Je ne pense pas qu'il pourra si vite, et à travers tant de circonvolutions, aller sans erreur de l'entrée à la sortie. C'est ce qu'il croit pourtant, car, quand il aboutit avec son crayon bleu à l'endroit où il a écrit : sortie, un sourire rusé, puis émerveillé apparaît sur ses lèvres et il me dit des yeux : Tu vois !

J'admire sa confiance, sans y croire.

"Montre-moi le parcours du doigt, tu as mis ton bleu si vite."

Il suit du doigt sa voie bleue qui sinue dans tout le rectangle, tourne plusieurs fois autour de l'autel, va de l'avant, revient en arrière et finalement d'un trait irrésistible parvient à la sortie sans rencontrer d'obstacles ni franchir aucune des séparations qu'il a dessinées.

J'ai contrôlé son travail sur ma montre, il a mis cinquante minutes pour son premier tracé, environ une heure pour le reste.

"Magnifique, Orion, et tu as été si vite."

Il est heureux : "On voyait le chemin.

— Sur le papier ou dans ta tête ?"

Il semble perdre l'assurance, la certitude qui l'animaient, il redevient le garçon effrayé qu'il est le plus souvent. "On ne sait pas." Puis : "Il est l'heure, Madame."

Il a congé l'après-midi, je demande : "Tu veux ramener le labyrinthe chez toi ?

— Non, c'est pour ici.

— Il est beau. Est-ce que je peux le montrer aux médecins et à M. Douai ?"

Il semble content de ma demande, il sourit, mais répond seulement : "On ne sait pas."

Pendant qu'il enfile lentement un affreux blouson brun, je dis : "Demain, il faudra mieux faire ton bleu."

Il me toise un instant du regard : "Et toi, ton vert ! Le rouge est bien."

Il s'en va, déjà de profil et pressé comme toujours. Pressé par quoi ?

Dans l'après-midi, j'obtiens un rendez-vous des médecins, malheureusement Robert Douai ne sera pas là. Avant de leur apporter le Labyrinthe, je le regarde à nouveau et suis étonnée de le voir beaucoup plus barbare, plus sauvagement colorié que je ne l'avais vu quand j'y travaillais avec Orion. Je le montre aux médecins et leur dis ma stupéfaction devant la rapidité avec laquelle Orion l'a tracé, sans plan préalable, sans arrêt ni corrections.

"Est-ce qu'il va vraiment de l'entrée à la sortie sans erreur ? demande le médecin-chef.

— Suivez mon doigt sur le tracé bleu. Jamais Orion ne s'est égaré et pourtant constamment il y avait des choix à faire car toutes les autres voies

aboutissent à un mur. Je ne puis m'expliquer cette rapidité, cette sûreté soudaine étant donné l'âge et les inhibitions d'Orion."

Ils restent un moment à regarder le dessin. Le docteur Bruges dit : "C'est extraordinaire en effet. C'est sans doute le corps de la mère, Orion va vers la sortie, comme autrefois il est allé vers la naissance." Cette remarque ne me convainc pas. Je voudrais interroger Bruges, mais il a un autre rendez-vous et doit partir.

"Vous savez, dit le médecin-chef, je suis très frappé par ce dessin et sa rapidité d'exécution. Bruges aussi, même s'il a voulu le masquer par sa tentative d'interprétation. Je ne peux rien vous en dire aujourd'hui, nous devons rester tous les deux étonnés et même stupéfaits devant ce labyrinthe." Il sourit, me tend la main. A moi de jouer.

Je m'efforce donc de rester étonnée, stupéfaite, à travers la répétition et la banalité des jours. Se lever tôt, le petit-déjeuner en hâte, la route en voiture jusqu'à la station du RER ou à pied si Vasco a déjà dû partir. Le trajet, toujours debout, jusqu'à la Défense, parfois une place assise jusqu'à Auber. Les couloirs, les escaliers mécaniques, la sortie dans le tumulte et la cohue à l'Opéra. La ville où de plus en plus les voitures empiètent sur la vie des hommes. Les boulevards, la rue Drouot et le dôme blanc de Montmartre qui console un peu. Il faut donc être consolée ? C'est ton sort, celui que tu partages avec tous, même si vous ne savez plus très bien ce que c'est que partager. Trop serrés, trop pressés, chacun s'efforçant de préserver son petit espace de liberté.

Orion se presse aussi pour arriver de sa banlieue, attraper l'autobus, le métro et aboutir à l'hôpital de

jour dans mon petit bureau. Si je vis ces trajets dans la fatigue du corps, la lassitude de l'esprit, lui les vit sans doute dans la peur écrasante des autres, la crainte de se dénoncer en laissant voir qu'il n'est pas conforme, pas comme les autres.

Le démon de Paris, Orion veut en parler ce matin tandis qu'il se libère péniblement de son blouson qu'il boutonne – ou bétonne – toujours jusqu'en haut.

"On a reçu des rayons aujourd'hui… à l'arrêt de l'autobus. Il avait cinq minutes de retard et le démon était déjà là, il profite de tout. Il voulait me faire sauter devant tout le monde. Mais heureusement il était fatigué, il n'avait pas trop de force, on sentait qu'il avait eu peur…

— Peur…

— Parce qu'il a été renversifié, coupé, roulotté par les chevaux de la nuit. Des nuits, la Vierge de Paris envoie ses trois cents chevaux blancs. Alors ils galopent dans les rues de Paris et ils chassent le démon. Il a peur d'eux, il court, il court, ça m'amuse, oui, ça m'amuse ça… !"

Il rit très fort : "Le démon tente de s'envoler mais ses ailes se prennent dans les réverbères, se cognent contre les maisons. Il retombe et les trois cents chevaux blancs le piétinent, le mordent et il est obligé de s'enfuir en criant. Comme il crie, comme il crie dans ma tête ! On aime ça !"

Je suis emportée dans son enthousiasme, trois cents chevaux blancs, est-ce que je les vois ? Oui, je les vois et je suis heureuse, je les entends galoper, je vois le démon détaler en hurlant devant eux.

"Trois cents chevaux blancs dans les rues de Paris. Que c'est beau, Orion ! Tu es capable de voir ce que les autres ne voient pas.

— On ne sait pas si on voit vraiment ou si c'est dans la tête.

— Le démon a peur, il s'enfuit en criant et tu aimes ça.

— On aime ça ! Mais papa, maman, les profs, ils ne croient pas au démon… Moi, on sent son odeur, ses rayons et il me fourgue son charabia dans la bouche quand on doit parler."

Puis soudain : "Et la dictée, quand est-ce qu'on la fait ?

— C'est toi qui veux la faire ou le démon «que de fautes» ?"

Il rit : "Moi, on veut dessiner. Pas les chevaux blancs, c'est trop difficile. Peut-être quand on sera grand."

Je lui donne une feuille, il commence un nouveau labyrinthe, très différent, toujours avec la même et surprenante rapidité. Attendant le moment où il me demandera peut-être d'intervenir, je me dis : Trois cents chevaux blancs qui poursuivent le démon de Paris, celui qui a vu cela a reçu un don, un rayon de douleur, un rayon de lumière. C'est peut-être un artiste ? C'est peut-être sa voie, s'il en a une ?

ON AIME ÇA

Une nuit, je rêve que je suis avec des voisins sur le chemin au bord de la Seine que j'emprunte souvent pour aller à la gare. Nous regardons avec anxiété descendre du ciel un fauteuil de télésiège suspendu à un parachute rouge. Sur le siège se trouve un garçon très pâle. En s'approchant du sol le parachute a des soubresauts, le garçon est bousculé, nous craignons qu'il ne s'écrase sur le sol ou n'aille tomber avec son parachute dans la Seine. Il parvient à atterrir sans trop de mal et nous nous précipitons vers lui, enthousiasmés. Il est si jeune, il est descendu de si haut, il est le héros de notre petite communauté banlieusarde.

Je m'éveille, il est tard déjà, il faut que je m'habille. Heureusement Vasco peut me conduire à la gare. J'arrive à temps pour le train. C'est seulement pendant le trajet que je repense au rêve. Le garçon pâle ressemble à Orion, le parachute rouge difficile à diriger me fait penser aux labyrinthes très colorés qu'il me fait entourer de rouge. Il est dans une position périlleuse, il a pris des risques, moi aussi en acceptant de m'occuper de lui. J'ai ressenti en le voyant atterrir le même enthousiasme que lorsque je l'ai vu dessiner avec une telle certitude son labyrinthe et parler des trois cents chevaux blancs. Orion, si exclu, si effrayé le plus souvent, semble parfois comme le garçon

du parachute descendre du ciel. Quel ciel ? Il n'y a pas de ciel !

Je sors à Auber, je suis vomie avec les autres sur les boulevards, parmi les voitures en rangs serrés. Je pense au labyrinthe qui a été construit pour contenir le fruit monstrueux d'une femme et d'un taureau. Un être moitié homme, moitié bête, comme nous sommes tous en somme, mais nous nous le cachons bien. Là, se joue un drame avec de grands personnages : Minos et Pasiphaé, Thésée, Ariane et le Minotaure. Ceux des histoires que racontait mon père.

A peine suis-je arrivée à mon bureau que j'entends frapper. C'est Mme Beaumont, le professeur de maths d'Orion. Elle a toujours été distante mais aimable envers moi. Elle est en colère. "Savez-vous ce qui est arrivé hier après-midi ?

— Pas du tout, je n'avais qu'une élève et je suis partie tôt. C'est au sujet d'Orion ?

— Naturellement. On n'arrive plus à le tenir depuis qu'il est chez vous. Hier, je lui ai fait remarquer qu'il ne faisait que griffonner sur son banc, il m'a répondu : Je ne griffonne pas, je construis un labyrinthe. Cela a fait rire les autres. Je lui ai dit : Tu n'es pas ici pour ça. Il m'a brusquement lancé un coup de poing. En pleine figure. Regardez cette tache rouge sur ma joue.

— Je suis désolée. Vous semblez croire que j'y suis pour quelque chose ?

— Bien sûr. Vous l'excitez avec vos labyrinthes, vous le poussez trop ! C'est un début de transfert, vous aurez la régression ensuite. Soyez plus prudente, c'est un hôpital-école ici pas un cabinet de psychanalyste. Vous vous lancez dans des expériences sans vous soucier de vos collègues.